

BLIDAH

En-nas Kaloulek El Blidah
Ana semmitek ourida

On t'a nommée la petite ville,
Moi je t'ai appelée une petite rose

Si Ahmed Ben Youcef

Au XVII^e siècle, le satirique auteur des Dictons, le célèbre Si Ahmed ben Youcef, enthousiasmé par la fraîcheur et la beauté du site de Blidah, se serait écrié :

On t'a nommée la petite ville,
Moi je t'ai appelée une petite rose

Les traditions anciennes ayant placé le jardin des Hespérides dans la Mauritanie et au pied de l'Atlas, des historiens modernes n'ont pas hésité à déclarer que Blidah, avec ses forêts d'orangers, occupait l'emplacement du jardin aux pommes d'or des trois filles d'Atlas et d'Hespéris.

Blidah n'a jamais été qu'une ville arabe, dont les belles eaux de Sidi Ahmed el Kébir — qui ont dû jaillir à la suite d'une commotion terrestre assez récente — ont seules déterminé la création.

Les phénomènes géologiques furent très fréquents dans la région et eurent des conséquences funestes dans ce bosquet fleuri et ce tapis de verdure à tous égards privilégiés.

Le plus connu et le plus terrifiant fut celui de 1825. En voici le récit tel que nous le transmettent les historiens et les marabouts.

En l'année 1825, Blidah c'était Damas avec les fleurs de ses vergers qui semblent incrustés d'or et de pierreries; c'était Bagdad avec ses palais de marbre et de porphyre et ses eaux de cristal jaillissantes.

Mais Blidah était aussi la ville des plaisirs, des mœurs faciles. On ne vivait pas à Blidah, on y aimait. L'éternité des plaisirs n'est réservée qu'aux Elus.

La « *petite-rose* » perdit bientôt de sa fraîcheur et de ses couleurs : elle ne se donna plus, elle se vendit.

Blidah devint la Caprée des Romains ; et tandis que les poètes arabes l'appelaient encore *ourida* (petite rose), les villes voisines la surnommaient *hahla* (courtisane); et, en effet, elle se soûlait d'*araki* (eau-de-vie) avec les

fouldach (soldats de la milice turque), qui lui payaient ses faveurs en coups de bâton.

On voit donc que les mœurs de Blidah étaient loin d'avoir la pureté de son ciel. Blidah s'amusait, les mosquées étaient désertes, les préceptes du Livre oubliés et les marabouts conspués.

Dans la matinée du 7^{ième} jour du mois de *Redjeb* de l'année 1240 de l'hégire, — le 2 mars 1825 de notre ère, — le ciel splendide avait la transparence du cristal ; les orangers étaient en fleurs et en fruits; tout bourgeonnait et disait son chant de résurrection et d'amour. Ou se sentait heureux de vivre et il semblait que la vie n'aurait pas de fin.

Le marabout Mohamed ben bou Rekâa — le dernier des prophètes, qui mourut en 1843 et fut enterré entre Hammam-Rhira et Milianah, — vêtu d'un burnous en haillons et un long bâton à la main, parcourut la ville, et, comme le prophète Jonas prédisant la chute de Ninive, il s'en allait par les rues en criant : « Ecoutez, ô corrompus et incroyants ! « Blidah va être détruite.. vous voudrez alors revenir à vous et prier, mais il sera trop tard... Qui veut m'acheter Blidah pour un *fels* (un centime) ?.....,.....

On le poursuivit en ricanant, l'insultant et le menaçant.

Mais, bientôt après, une bouffée de chaleur souffle sur la ville, qu'ébranle une secousse d'une violence extrême. La terre paraît vomir les constructions et les rejeter de son sein ; c'est un bruit et un tumulte effroyables : craquements sinistres, éboulements sourds. Le sol fuit sous les pieds et se soulève par des ronflements subits et imprévus; tout se lézarde, s'émiette ou s'effondre. Les plaintes, les cris, les râles se confondent avec les grondements de la terre, qui continuent implacables.

Blidah, la petite rose de la Mitidja, pleine de rire et de vie il n'y a qu'un instant, Blidah n'est plus qu'un monceau de ruines, — et c'est dix à douze secondes qu'a duré la première secousse qui a détruit la ville.

Sur 1,300 maisons que comptait Blidah, une vingtaine seulement restent debout, mais lézardées et menaçantes; et près de 3,000 personnes sont englouties sous les débris de leurs demeures.

Bientôt le nuage de poussière, qui voilait le ciel et l'étendue du désastre, s'affaisse sur la terre; l'air reprend sa diaphanéité; et le soleil, qui s'était levé radieux sur une cité pleine de joie, n'éclaire plus que des ruines, des cadavres et les restes atterrés d'une population bien cruellement châtiée.

Et de même que, sous les cendres fumantes du Vésuve, la vigne se voit fécondée chaque année par la main de l'homme qui en tire la *larme du Christ* — à Blidah, le citronnier et l'oranger sont en fleurs, cultivés par la main de l'homme, qui n'a pour la leçon du passé et les avertissements répétés tous les ans par de légères secousses que la plus complète indifférence.

Blidah est aujourd'hui une ville charmante par sa situation la plus agréable du monde et par la fertilité de son sol. Elle a de la « rose » les tons vermeils, l'éclat, le charme et la grisante odeur.

Mollement assise au pied du Petit Atlas, à l'extrémité de la belle plaine de la Mitidja, à 49 kilomètres au sud d'Alger, Blidah dresse ses blancs minarets au milieu de bois d'orangers, de citronniers et de neigeux amandiers qui font sa richesse et sa plus belle parure.

Des champs couverts de céréales et de pommes de terre, entourés de haies vives, s'élèvent en amphithéâtres et tapissent les flancs des hautes montagnes qui la dominent, — et aux cimes desquelles la blancheur ensoleillée de la neige étincelle et semble ruisseler.

Le dernier contrefort du Petit Atlas, auquel est adossée Blidah, couvert d'arbres, de lauriers-roses et cultivé presque jusqu'à son sommet, lui verse des eaux abondantes qui alimentent de nombreuses fontaines, font mouvoir des moulins et arrosent les jardins et les bois d'orangers toujours verts, toujours en fruits, toujours en fleurs, qui l'entourent et pénètrent jusque dans la blanche enceinte des maisons.

Comme le berger de Virgile, étendu sous son hêtre, Blidah paraît rêver sous ses frais ombrages.

Le dimanche de la Pentecôte de l'année 1876, Blidah était en réjouissances. Elle célébrait une fois de plus ces grandes fêtes annuelles, où se mélangent si pittoresquement toutes les races de la vieille Europe et celles du nord de l'Afrique, et qui ont une si légitime réputation de splendeur et d'originalité. Partout des gerbes de fleurs, des palmes, des guirlandes de feuillages, des oriflammes.

Dès l'aube, des trains — toutes les heures — déversaient dans la cité des Roses, des milliers d'étrangers qui prenaient d'assaut les fiacres, les tramways et les corricolos.

Je suivis à pied, en compagnie de quelques amis, sous le dôme touffu de ses orangers et de ses platanes, le flot ininterrompu des visiteurs, accourus de tous les ravins de la montagne, de tous les coins de la Mitidja, d'Alger surtout qui avait envoyé toute sa population cosmopolite.

Les grandes artères de la coquette cité sont coupées à angle droit; quelques ruelles sont plafonnées de pampres; et le long de toutes les voies babillent de gais ruisseaux d'eau claire.

Ça et là de petits jardinets, dans lesquels les plantes les plus riches et les plus variées étalent leur feuillage — ici large et nerveux, là frêle et lancéolé.

La foule qui s'agite dans les rues se compose de Maures, de Juifs, d'Arabes, de Biskris, de Nègres et de Français qui, tous, se coudoient avec la plus parfaite cordialité.

On rencontre de tous jeunes arabes à l'air efféminé, portant le costume des Maures, avec une branche de jasmin en fleurs, piquée sur l'oreille et retombant sur la joue, qui offrent des boissons à la glace; d'autres s'obstinent à vous vendre des colliers en pâte odorante, des babouches ou des colifichets divers. Plus loin, ce sont de petits fourneaux où l'on rôtit des viandes, où l'on fait cuire des

gâteaux de miel ; ce sont encore des établis en plein vent sur lesquels des indigènes pétrissent des fleurs pour former des boules d'essences; enfin on coudoie à tout instant des arabes vous offrant des fleurs, des dattes, des bananes ou des oranges ; et on est parfois assourdi par les cris des vendeurs et des acheteurs indigènes.

On marche dans une atmosphère d'opprimants parfums, que versent — comme d'innombrables cassolettes — les millions de calices des orangers du Blidah ; et d'un bosquet à l'autre les rossignols sauvages répondent aux rossignols captifs, que les arabes élèvent dans des cages de roseaux.

Et l'on voit passer la Blidéenne, qui a la vive allure de la Parisienne, et les Mauresques, dont le front s'étoile d'argent et dont l'œil noir et velouté a le rayonnement et la profondeur des nuits orientales.

Les odeurs du *Chebli* se mélangeant dans l'air tiède à celles du jasmin et du benjoin, vous enveloppent, vous pénètrent et bercent les sens de je ne sais quelle langueur active. On va, on admire, on aime, on se laisse vivre. Il semble que sous l'influence énervante de ces parfums, de ce soleil, de ces eaux murmurantes, il soit plus difficile qu'ailleurs de se défendre de l'oisiveté et de ses mauvais conseils : on comprend l'antique mauvaise renommée des mœurs blidèennes.

Théophile Gautier a chanté Blidah ; Fromentin l'a peinte avec les plus clairs rayons de sa palette, auréolée de soleil et de fleurs; — quel poète nous décrira, dans une page d'énervement sensitif, ce parfum à la longue opprimant, qui est la respiration même de Blidah, et cette atmosphère de caresse et de langueur ?

Il est des coins du monde délicieux, qui ont pour les yeux un charme sensuel, qu'on aime d'un amour physique, auxquels on garde un souvenir tendre, qui nous laissent dans l'âme et dans la chair la sensation du bonheur coudoyé...

Nul n'a subi plus que moi l'influence de l'attrait algérien; nul n'a été plus vivement, plus profondément que moi impressionné par ce soleil baignant des plaines immenses en ses effluves dorés, par ces frais et riches paysages, par ces tièdes brises et ces horizons démesurés, par tout ce qu'on trouve en Algérie et qu'on ne trouve plus en France, maintenant que son sol se refroidit.

Or, jamais journée ne m'avait paru si belle et si grisante ; tout, autour de moi, me paraissait heureux de vivre : les oiseaux avaient des cris plus gais, des coups d'ailes plus rapides; l'air était plein d'odeurs de sève — je le buvais avec délices; et le sang courait dans mes veines plus alerte— entraînant comme une chanson.

Aussi, proposai-je à mes compagnons de route — venus avec moi de Boufarik — de varier nos distractions en nous rendant à cheval sur les contre-forts de l'Atlas qui dominant Blidah, pour jouir du coup d'œil merveilleux que leur sommet réserve aux persévérants.

Ma proposition fut acceptée d'enthousiasme, car nous avions parmi nous deux Toulousains fraîchement débarqués.

Nous partîmes donc, longeant tout d'abord de coquettes villas, des jardins bien cultivés et des bois de mandariniers et d'orangers chargés de fleurs et de fruits; ça et là des moulins alimentés par de nombreuses sources : tout est joie, gaieté et bonne humeur le long de ces *oueds* (ruisseaux), qui vous fascinent au loin en chantant.

Nos montures ayant pris une allure accélérée, nous vîmes défiler devant nous des horizons changeants et des paysages sans cesse renouvelés.

Quel pouvoir de séduction mystérieuse a ce beau pays -avec ses collines où poussent le thym et la lavande, avec ses grandes plaines où croissent les mûriers, les orangers et les oliviers au feuillage grêle, où les Koubbas espacées apparaissent comme des notes blanches sur des fonds roux et jaunes, tandis que le grand soleil flamboie et que les cigales chantent leur cantilène...

C'est la richesse en pleine poussée : l'espace piqueté de meules énormes ou strié de sillons ambrés creusés dans le vieil or; puis, ça et là, la faucille se glissant dans les hautes herbes qui tombent baignées du sang des coquelicots.

Et nous rencontrions, parfois, de petits torrents capricieux qui formaient par endroits des cascates — si douces à voir sur cette terre d'Afrique — et qui servaient de prétexte aux ponts les plus pittoresques qu'on puisse imaginer; et des *oueds* grossis par des pluies récentes et que nous devions franchir, avaient des tons de métal en fusion avec de rapides scintillements.

En s'élevant, le caractère du pays change : ce sont des montagnes rocheuses, recouvertes de palmiers nains, de lentisques et de lavandes, qui ondulent au loin en lignes tourmentées et plongent à pic dans des ravins profonds, toujours bordés de lauriers-roses et de cistes en fleurs.

Lorsque nous eûmes escaladé les plus hautes cimes, nous ne trouvâmes que l'herbe rase — cette teinte uniforme d'un gris roux, qui est comme la patine du temps ; — puis, des lumières crues heurtant de grandes ombres dures, et des granits pourpres qui semblaient rougis par le soleil.

Je me retournai pour faire face au chemin parcouru : je ressentis comme une sorte de choc produit par l'admiration instantanée du tableau qui se déroulait majestueusement devant moi.

Je fus frappé par le contraste de l'aridité de ces rochers, qui m'environnaient, avec la végétation de la plaine. On ne peut se faire une idée de la beauté qui résulte de cette aridité même, relevée d'éclats de lumière et de reliefs sauvages.

Et, de cette hauteur, je voyais au loin Blidah, épanouie, toute blanche dans la verdure de ses bananiers, de ses orangers, de ses oliviers centenaires et de ses hauts palmiers, qui balançaient leurs palmes au vent.

La lumière pénétrante et limpide découpait comme à l'emporte-pièce les feuilles métalliques des aloès ; elle se teignait du vert le plus tendre à travers les larges

feuilles des bananiers et se jouait en cascades sur les rameaux frêles de l'indolent bambou.

Et, d'un bel effet, dans le lointain paysage, apparaissait, ça et là, — carrée, blanche comme l'ivoire, — une maison mauresque ressemblant de loin à un dé à jouer jeté sur le tapis vert d'une table à jeu. Et on en pouvait alors apprécier tous les avantages : épais et blanchis à la chaux, les murs de la maison mauresque sont un rempart contre les rayons ardents du soleil ; carrés, ils sont la forteresse isolée dans la plaine ou perdue dans la montagne; absolument privés d'ouvertures, ils sont la sauvegarde contre les vents brillants du désert, Je voyais, enfin, tranchant sur le tout, de nombreux et hauts minarets d'où s'égrenaient dans l'or du couchant des vols de tourterelles.

Et là-bas, bien plus loin encore, à l'horizon, une chaîne de montagnes s'abaissait en ondulations harmonieuses vers la nappe bleue de la mer, que la transparence de l'air nous permettait de voir coupée ça et là par quelques barres d'argent. Et la brise de mer, parfumée des senteurs de lavande et de bruyères, arrivait jusqu'à nous, avec quelque chose d'âpre et de fort comme une saveur des espaces inaccessibles...

Le soleil ne tarda pas à se coucher. Le fond bleu du ciel par des dégradations insensibles, en se rapprochant de l'horizon, s'atténua et se mélangea au rose avec des teintes d'opale.

Et, dans la campagne, le calme pénétrant de la nature qui se recueille avant que les ombres de la nuit ne s'étendent sur elle...

Nous reprîmes rapidement le chemin de Blidah, où la fête battait son plein.

Une grande allégresse courait les rues comme une brise. Plus de vingt mille personnes se pressaient dans la ville. C'était un va-et-vient continu, des cris et des chants de toute sorte.

Traversant le champ de manœuvres, nous vîmes défiler devant une vaste tribune, où se pressaient l'élite de la société Blidéenne et le monde officiel d'Alger, une centaine de cavaliers indigènes, — depuis le vieil Agha majestueux et superbe et le Caïd rutilant jusqu'au modeste chef de douar.

Le cheval noble ayant dit :

« Fais-moi manger commis si j'étais ton frère,
« Et monte-moi comme si j'étais ton ennemi,

Ces représentants des tribus sont là, tous, montés sur de fougueux coursiers arabes qui dansent et se cabrent, écument et bavent sous le mors d'un autre âge qui les énerve, et sous l'éperon, long et pointu, qui laboure leurs flancs.

Nous assistons au dernier acte d'une *Fantasia*.

Un formidable « hurrah » retentit et tous ces cavaliers brandissent leurs longs fusils damasquinés, piquent droit devant eux, luttant de vitesse, la plupart du temps debout sur leurs larges étriers. Les blanches draperies des *haïcks*

flottent au vent, les armes ruissellent, les *moukahlas* crépitent, tandis qu'excités par cette fusillade nourrie les petits coursiers, les narines ardentes, les prunelles en feu, sautent, se dressent, bondissent comme un troupeau de chèvres escaladant les monts et vont d'une telle vitesse, en décrivant des zigzags, que l'on a peine à les suivre des yeux. L'ensemble est d'un aspect saisissant et fort beau.

Puis, brusquement, nous voyons les fusils braqués sur la tribune, — une grande nappe de lumière jaillit aux yeux pendant qu'une horrible décharge déchire nos oreilles.

Et, dans la vision rapide de cette fantasia échevelée, j'aperçois, dans une éclaircie, les drapeaux du Prophète « de gueules et de sinople surmontés de l'étoile et du croissant d'or » et les dominant, les trois couleurs de notre drapeau national.

Alors, frémissant, nous soulevons nos chapeaux, des cris d'enthousiasme éclatent de toutes parts. L'ovation à la France est grande et spontanée, — digne de la mère Patrie !

La vie du Blidéen se dépense, le soir, toute entière, dans les cafés maures, suavement bercée par des chants d'amour et d'interminables histoires, ou dans les établissements publics, où il vient galvaniser avec une poignée de *solthanis* d'or ces corps sans âme, ces filles de marbre, dont la suprême félicité est la nonchalante mollesse et le repos.

Écoutons. De ces maisons, tristes en dehors et pareilles à des sépulcres blanchis, nous entendons s'exhaler tous les bruits du plaisir : bruits de guitare et de *derbouka*, soutenant des voix de femmes chantant sur un rythme inarticulé et plein de langueur, — bruits de dés à jouer, bruits de baisers, mêlés aux vibrations heurtées et fébriles des instruments de musique.

Nous entrons dans un de ces établissements de plaisir et nous voyons deux jeunes filles arabes — de 15 à 16 ans au plus — se lever nonchalamment, prendre un foulard soie et or de chaque main, saisir la cadence au passage et entamer lentement d'abord ces mouvements d'ondulations en spirale, de molles torsions qui sembleraient devoir visser les danseuses dans le sol. Elles cambrent leur taille dans un joli mouvement de colombe amoureuse, et, en tournoyant, font une série de glissades, que scande de temps à autre un coup de talon qui fait résonner leurs anneaux des pieds; puis, elles sautillent légèrement, glissent encore et mollement s'inclinent, se redressent comme pâmées, se frôlent en agitant le foulard qui leur sert de drapeau ou de voile ; et la cadence, s'accélégrant

progressivement, atteint sur la gamme des voluptés une sorte de spasme artificiel.

Nous fumés arrachés à ce spectacle — qui est un régal pour les arabes — et attirés dans la rue par une musique aussi étrange qu'assourdissante.

C'était la *Retraite aux flambeaux*. Des nègres, la tête rasée, noirs comme des diables, trempés de sueur, leurs larges lèvres et leurs plus larges bouches démesurément ouvertes par un rire de béatitude, — sautent à se briser l'échine au son de la plus furieuse musique qui fut jamais. Puis viennent des mozabites, des *aïssaouas*; toutes les confréries de l'Islam passent bannière en tête, aux sons criards de la *nouba*, aux roulements sourds des *tobouls*, aux aigres clameurs des *rheïtas*, tandis que, sur le fond de cette mélodie sauvage, les trompettes de nos chasseurs d'Afrique brodent leur clair *ta ra tata* et que la *Marseillaise* monte dans l'air imprégné de salpêtre. C'est un prodigieux spectacle...

En nous laissant porter par la foule qui suivait la Retraite aux flambeaux, nous arrivâmes à la salle du Bal qui occupe la place publique carrée, au milieu de laquelle est un bassin et un bouquet de palmiers superbes, illuminés à giorno; cette place est assez vaste pour que six mille danseurs puissent y prendre leurs ébats.

Tout ce que la nature prodigue et le soleil fécond de l'Algérie permettent d'ajouter aux plus charmantes conceptions de l'art oriental apporte à cette fête son luxe, son élégance et sa captivante originalité.

Pour luminaires : des guirlandes de feu, des globes multicolores qui piquent de leurs flammes roses, rouges, blanches ou bleues la verdure des platanes.

A travers le feuillage, on voit resplendir le ciel criblé d'étoiles, de ces étoiles d'Afrique, à nulle autre pareilles, qui ont une clarté de diamants de feu, — clarté vivante, palpitante, aiguë. Le moindre mouvement de brise apporte des bois environnants, du jardin public et du *Bou-Sacra*, des odeurs de roses et de fleurs d'orangers, que les étrangers respirent avec délices.

Le monde officiel — venu d'Alger et de toute la contrée — le Gouverneur lui-même assistent au bal, se mêlent à la foule qui par la diversité des costumes et des races produit un prestigieux effet. Les Aghas, les Bachaghas, les Caïds, tous les chefs arabes, venus à Blidah pour saluer le Gouverneur, se promènent aussi dans la salle de bal, — majestueux dans leurs burnous aux couleurs voyantes, la poitrine couverte de croix et de rubans ; ils vont, au milieu des rires et de la joie des autres, graves et fermés aux sensations extérieures, cherchant à se réunir et à se dérober aux tourbillons bruyants de cette foule, enivrée d'un plaisir qu'ils ne comprennent point.

L'un d'eux, cependant, Mohamed ben Rhahal qui, avant de reprendre le burnous et la vie de la tente, fit son droit à Paris et y vécut en Parisien de la vie parisienne — mon ami Ben Rhahal se mêle plus volontiers aux groupes; il éprouve un certain plaisir à glisser le long des couples, à frôler les femmes qui

laissent après elles des sillages parfumés, à se rappeler qu'il a connu de près, il y a peu de temps encore, le charme de cette mondanité enfiévrée.

Mais s'il ne l'a pas regretté depuis qu'il est allé habiter la tente de son père au milieu de la tribu qui l'a vu naître, si l'austérité et le calme de sa vie nouvelle, partagée maintenant entre ses devoirs de caïd et l'amour de sa jeune femme, ont suffi à remplir son cœur et à le laisser dans une quiétude somnolente, à cette heure, il se sent envahi par une anxiété singulière faite de craintes et de désirs, comme s'il souhaitait et redoutait à la fois une résurrection prochaine de sensations endormies, mais si voluptueusement savourées autrefois...

Je vins à passer près de lui, ayant à mon bras la charmante M^{me} de R..., très décolletée dans une robe de brocart blanc d'ivoire, les yeux, qu'elle a très beaux, animés par le plaisir, la bouche entr'ouverte par un sourire qui lui sied à ravir, la figure radieuse sous son casque de cheveux blonds, terminé en haut par un riche croissant de diamants chargés d'étincelles.

Ben Rhahal s'avance vers nous et, s'inclinant avec une main sur la poitrine, il présente ses hommages à Mme de R... avec une distinction particulière, qui amène sur la bouche de celle-ci comme la demande d'une explication formulée par un sourire où elle met toute sa féminine curiosité.

J'ai compris; et je lui présente Ben Rhahal— le caïd Ben Rhahal, un fidèle et dévoué serviteur de la France, qui portait naguère l'habit avec autant d'élégance qu'il porte aujourd'hui le burnous, et qui, après avoir goûté à notre société et à notre civilisation, a repris la vie de ses ancêtres et commande à une puissante tribu de l'intérieur.

— Ben Rhahal, offrez donc le bras à M^{me} de R... ; et, si elle veut bien l'accepter, soyez pour ce soir son chevalier servant; vous ferez des jaloux.

— Vous faites un heureux, monsieur, répond Ben Rhahal en s'inclinant. Et, après avoir par un geste gracieux rejeté son burnous sur l'épaule, il offre, avec une galanterie parfaite, son bras à la jolie mondaine qui l'accueille avec un empressement malicieux.

— Ainsi, caïd, vous avez repris le costume de vos pères et leur vie pastorale sous la tente? N'eussiez-vous pas mieux aimé rester au milieu de notre société française, où vous avez, sans doute, des amis et des relations ?

—Madame, l'être abrupt et primitif qu'il y a dans ceux de ma race vit toujours au fond de l'âme. La nature m'a repris et quand j'ai retrouvé là-bas, presque aux confins du désert, les grands horizons baignés de lumière, les chevaux qui courent dans le vent du sud, les sloughis légers, les chants des *guerbas* qui berçaient ma jeunesse et que le *bendir* accompagne de son grave bourdonnement; quand j'ai goûté de nouveau à cette vie en plein air, sans préoccupations ni conventions serviles, à ces journées passées à l'ombre des caroubiers, près des *koubas* sacrées ou sur le dos d'une cavale fougueuse, quand j'ai de nouveau senti les caresses du soleil et la grandeur émouvante des choses de Dieu, j'ai tout oublié, et mes amis d'un jour et mes plaisirs d'une heure, vos

livres et vos fêtes; et, comme vous le voyez, j'ai ceint ma tête de la *berrina* en poil de chameau.

— Mais ce monde, que vous avez quitté, ne vous a-t-il laissé aucun souvenir, aucun regret ?

— Je ne crois pas, madame.

— A certains jours, à certaines heures — et la jeune femme s'arrêtait pour plonger bien en face ses regards indiscrets dans les yeux de ce beau garçon à la peau hâlée, qui lui livrait ainsi le plus intime de son âme, — dites, caïd, à certaines heures, n'éprouvez-vous pas comme un besoin de revoir nos villes, de revoir nos femmes françaises ? des visages amis, des visages aimés, avec de jolies bouches enjôleuses (et M^{me} de R... souriait pour montrer qu'elle en connaissait de pareilles) ne viennent-ils jamais hanter vos longues rêveries ?

— Madame, je laisse dormir le passé et je sais jouir du présent. Le reste **EST ECRIT!** répond Ben Rhahal. Et ses yeux se ferment une seconde et il revoit en une vision rapide — mais si douce, si réconfortante — sa tente, ses armes, ses chiens et ses chevaux, et surtout la mignonne Khadidja, sa femme, qui pleure à cette heure le cher absent et lui réserve de ses lèvres, semblables à une grenade entr'ouverte, de si tendres baisers pour l'heure joyeuse du retour.

L'orchestre, caché dans un fouillis de verdure, vient d'attaquer une valse lente sur un rythme langoureux.

— Cette musique ne vous dit-elle rien., caïd ?

— Si, madame..., votre désir de la suivre.

— Eh bien?... et elle rit à l'originalité de son idée.

Ben Rhahal hésite. M^{me} de R... quitte son bras et lui offre sa taille, les paupières demi fermées, la tête penchée pour souligner la tentation.

Il est vaincu ; et le caïd entraîne sa valseuse triomphante dans le tourbillon de la danse, pendant que les couples voisins applaudissent et que les vieux chefs indigènes bougonnent à la vue de ce fils du Prophète berçant dans une danse sacrilège, sous la lumière éblouissante des lustres, une blonde fille des *Roumis*.

.....

J'admire, enfin, dans son ensemble, ce bal, dont rien ne peut donner une idée à qui ne l'a pas vu, et qui semble réaliser, dans les jardins de Bagdad, quelque conte des *Mille et une nuits*.

Blidah possède aussi un théâtre dressé en plein air, au milieu d'une vaste orangerie, autour de bosquets complantés d'arbres d'essences diverses.

On y joue la *Mascotte*, la *Péricholle*, le *Petit Duc*, tout le répertoire d'opérette et d'opéra-comique.

Bien souvent, les jeudi et dimanche soirs — de Boufarik qui est à une dizaine de kilomètres de Blidah — nous allions passer notre soirée dans ce petit coin embaumé et charmant de la ville des Roses.

Mais, aujourd'hui, je ne saurais dire ce qui nous charmait le plus de cette musique excellemment interprétée et qui nous rappelait la France ou de ces allées plafonnées de fruits d'or et de fleurs d'argent, où nous promenions notre rêverie à deux ou trois, à l'heure où les feuilles se mouillent et où les lucioles flamboient dans les herbes.

Pendant ces nuits d'été, les parfums voyagent avec une rapidité pénétrante à travers les molécules plus déliées de l'atmosphère algérienne. Ce sont les haies de lentisques toujours vertes et toujours odorantes, ce sont les myrtes et les géraniums et par dessus tout cette essence de rose, que semblent distiller, dans le clair obscur de leurs ramures, les micocouliers, les grenadiers et les rosiers en fleurs, et qui, en se mélangeant aux parfums des orangers, vous arrivent par bouffées lentes dans une tiédeur d'air délicieusement lourde, et qui semblent se donner le mot pour composer, dans l'ombre, comme un concert d'odeurs, — fugitif et harmonieux...

Nous quittâmes Blidah bien avant dans la nuit, et, tandis que la voiture nous emportait, je savourais encore avec délices la brise tiède et légèrement parfumée qui, passant sur la ville amoureuse, nous apportait comme un écho affaibli de ses soupirs et de ses chansons.

Puis, tout retomba dans un calme profond, interrompu seulement, de temps à autre, par quelques cris d'oiseaux qui se disputaient leurs nids ou par un léger souffle de vent qui secouait sur le bord de la route, près de nous, le parfum amer d'aubépines en fleurs.

Arrivés à moitié route, une aube faible entre ouvrit chastement les nuages blanchis qui erraient lentement à l'horizon; et les étoiles s'éteignirent, les unes après les autres, avec des scintillements pudiques.

Une fraîcheur particulière, qui avait quelque chose de voluptueux et sentait la fleur d'oranger, laissa des perles sur les feuilles et sur les herbes. Il y avait une sorte de demi mystère, plein de suavité, dans cette aube qui se levait ainsi sans brouillard et sans haleine..